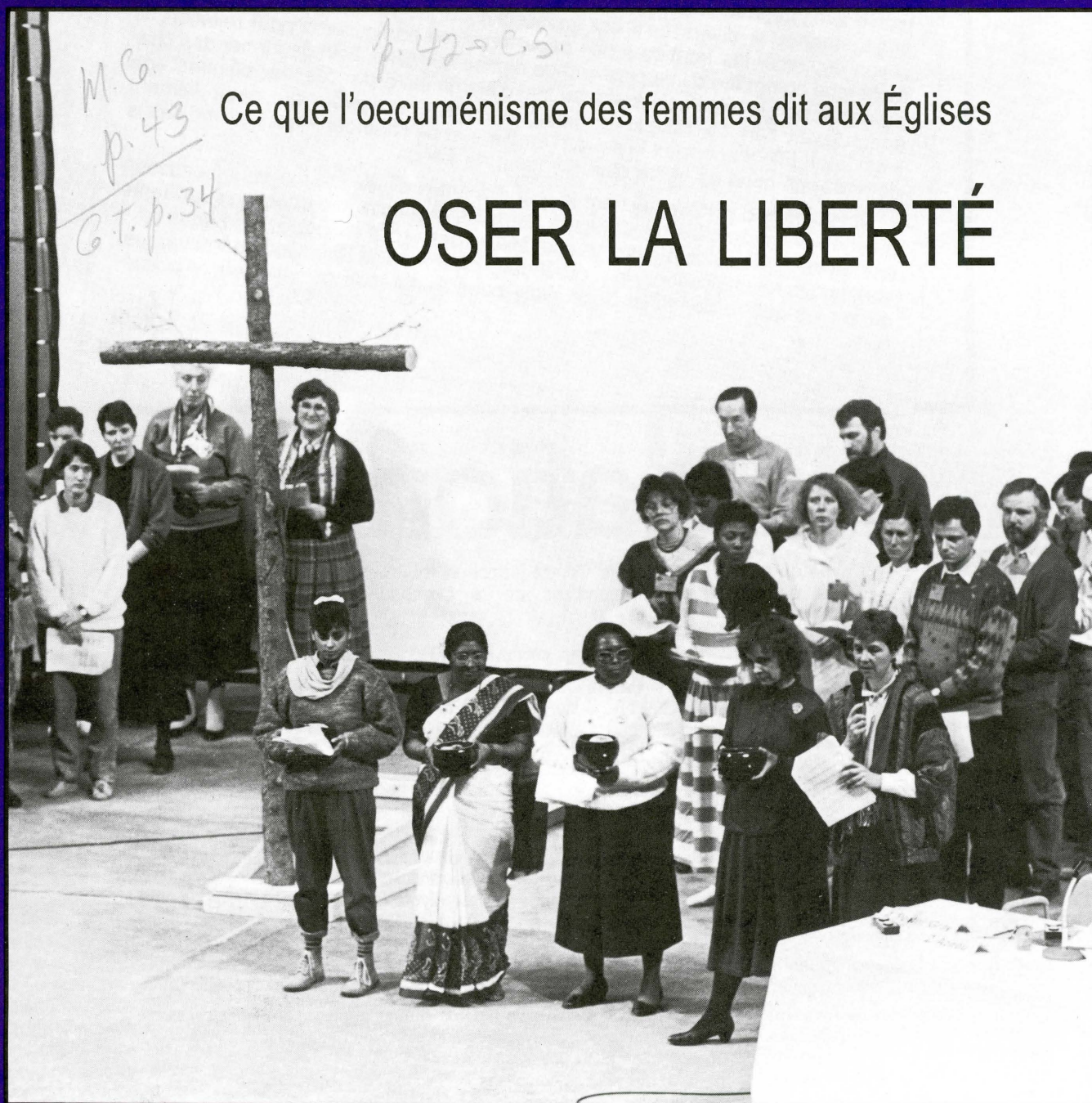


relations

mars 1993 3,25\$ no 588



CHEMINS DE L'UNITÉ, CHEMINS DE LIBERTÉ

par Marie Gratton Boucher¹



Nathalie Lassel

Réunies au Cégep Bois-de-Boulogne pour la Pentecôte de 1992, 250 femmes de langues et de confessions religieuses diverses, se sont rassemblées pour « oser la liberté ».

Prétendre que les femmes d'ici n'ont pas de théorie sur l'oecuménisme serait injuste, voire même absurde. En fait, elles ont surtout une pratique qui s'est forgée en misant et en s'édifiant sur la foi commune qui les unit, plutôt que sur ce qui les divise. Sur la charité et la sororité qui les rendent solidaires, plutôt que sur ce qui les isole. Sur l'espérance qui les porte en avant, plutôt que sur la mémoire d'un passé fait de ruptures et de rancœurs.

Quelle que soit leur confession chrétienne, elles se savent toutes issues d'un univers patriarcal, marqué par les préjugés et les stéréotypes qui y sont liés et que la tradition a véhiculés jusqu'à nos jours. Les présupposés et les prétentions de tout patriarcat contribuent à maintenir les femmes dans un état de soumission et de subordination. Nous savons déjà

qu'« ainsi que la vertu, le vice a ses degrés » ; la même chose est vraie du patriarcat. Il se présente et s'exerce donc sous des formes plus ou moins malignes, et se justifie avec une assurance et un militantisme plus ou moins triomphants. Dans nos Églises, il ne sévit pas toujours avec la même virulence, mais partout on en éprouve le poids plusieurs fois millénaire et les manifestations quotidiennes.

De vieilles querelles

En Angleterre, l'Église anglicane vient de prendre une décision qui marque d'une pierre blanche le cours de son histoire. En acceptant le principe de l'ordination des femmes, elle vient de démontrer son attention à ce que Jean XXIII appelait, il y a trente ans, les *signes des temps*. C'est, en effet, en évoquant le fossé de crédibilité qui risquait de se creuser entre son Église et la moitié fé-

minine de l'humanité, que l'archevêque de Cantorbéry affirmait l'heure venue de rompre avec une antique discipline ecclésiastique qui excluait les femmes du sacerdoce.

On sait la désolante et rapide réaction de Rome à l'annonce du vote historique de l'Église d'Angleterre qui a donné son assentiment à l'accès des femmes à ce ministère. Le dialogue oecuménique s'en trouve, paraît-il, gravement compromis. La division dure pourtant depuis 1534, et s'est consommée, on le sait, sur le veto de Rome au divorce d'Henri VIII d'avec Catherine d'Aragon, incapable de lui donner un héritier mâle. La naissance de Marie Tudor n'avait pas réussi à combler les vœux du roi. Le refus de ce dernier de reconnaître la suprématie de l'autorité pontificale, et donc d'adhérer à une certaine vision de l'Église, a scellé la rupture. En définissant, en 1870, l'infaillibilité pontificale, Rome a solennellement marqué la spécificité de ses prétentions à l'obéissance absolue et inconditionnelle en matière de doctrine. En proclamant le dogme de l'Immaculée Conception, en

1. L'auteure, théologienne catholique, est professeure à l'Université de Sherbrooke et membre du collectif L'Autre Parole.

1854, et celui de l'Assomption, en 1950, face aux confessions protestantes et à l'Église anglicane qui ont traditionnellement accordé moins d'importance que le catholicisme à la dévotion et au culte à Marie, le Vatican n'a pas manifesté beaucoup de scrupules à semer des obstacles sur le chemin de l'unité. Prétendre aujourd'hui que le dossier des femmes prêtres serait la pomme de discorde qui retarderait la grande réconciliation de l'Église catholique romaine avec sa sœur anglicane a de quoi troubler celles et ceux qui connaissent un peu l'histoire.

Les femmes, on le sait, ont été plutôt étrangères à ces débats qui ont consommé la rupture et l'ont entretenue pendant si longtemps. Elles ont eu peu de part à ces décisions qui ont rompu l'unité de l'Église du Christ au XVI^e siècle, comme elles n'avaient rien eu à voir dans le schisme d'Orient qui, lui, s'est consommé sur l'interprétation d'un article du *Credo* réglant les rapports du Père et du Fils dans la Trinité.

Notons au passage que depuis plus de quatre cents ans, les protestants, de leur côté, se différencient des catholiques par leur conception de l'Église et des sacrements, par leur refus de l'autorité romaine et par leur divergence en matière de théologie mariale. Aucun de ces points litigieux n'a été résolu depuis que s'est engagé le dialogue oecuménique, malgré bien des pas faits dans la bonne direction.

Les femmes d'ici et l'oecuménisme

Au chapitre de l'oecuménisme, les femmes chrétiennes québécoises refusent de devenir des *chèvres émissaires* chargées d'expliquer, voire de justifier, les lenteurs du rapprochement de leurs différentes confessions. Il y a une bonne raison à cela : les femmes ont développé des solidarités qui comblent les fossés et construisent des ponts. Pour ce faire, elles ont créé leurs propres lieux de rencontres et d'échanges. Le Réseau oecuménique des femmes du Québec est composé de féministes chrétiennes qui, unies dans une foi commune au Christ, veulent tisser des liens entre les croyantes de toutes les confessions chrétiennes. Ce regroupement a été fondé le 8 mars 1988, à l'occasion de la Journée internationale des femmes.

Avant cette date, il m'a été donné à plusieurs reprises de participer à des rencontres de prière organisées par des

femmes à l'occasion de la semaine de l'Unité qui revient traditionnellement en janvier. Nous étions, les unes et les autres, conscientes de nos divergences, mais nous n'avions aucun pouvoir à défendre, aucune préséance à sauvegarder. Comme femmes laïques, absentes des lieux où nos responsables hiérarchiques se réservent le droit de liquider leurs querelles plusieurs fois centenaires, nous nous sentions au moins capables de ne rien faire pour les envenimer. Depuis, en plus de prier pour que les hommes règlent leurs différends, nous avons pris des initiatives qui démontrent notre volonté de surmonter les obstacles qui entravent la voie de l'unité. Un événement récent l'illustre bien.

Les 5, 6 et 7 juin 1992, des femmes de différentes confessions chrétiennes se sont rassemblées pour célébrer la Pentecôte. Sous le thème « Oser la liberté » (Dare Freedom), elles ont voulu mettre

Une pratique misant sur la foi commune qui unit, plutôt que sur ce qui divise. Sur la charité et la sororité qui rendent solidaires, plutôt que sur ce qui isole. Sur l'espérance qui porte en avant, plutôt que sur la mémoire d'un passé fait de ruptures et de rancoeurs...

en commun les expériences qu'elles vivent dans chacune de leurs Églises, la découverte enthousiaste de la diversité de leurs dons et de leurs engagements. Toutes souffrent des préjugés qui les frappent, de la peur et de la méfiance qu'elles inspirent, des carcans qu'on leur impose, mais cela ne les empêche pas de partager les projets qui les motivent, l'espérance qui les soutient, la charité qui les anime et la foi qui les inspire.

Une pyramide à ébranler

Vatican II, on le sait, a vu se confronter deux ecclésiologies : celle dite de la *société parfaite*, héritée de Vatican I, et celle de la *communio*, remettant à l'honneur l'idée de peuple de Dieu qui puise

ses racines à la fois dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Les documents conciliaires ont donné à croire que les responsables de la communauté catholique se ralliaient à la seconde vision de l'Église. Diverses initiatives, comme la création de conseils de pastorale diocésains et paroissiaux allaient dans le même sens. Mais force est de reconnaître, après 30 ans, que les structures de l'Église sont demeurées inchangées, que les femmes sont toujours exclues des fonctions de gouvernement et de sanctification et que la pyramide, dite de la *société parfaite*, projette toujours son ombre sur tous les rêves et toutes les initiatives de tables rondes.

Les femmes catholiques n'ont rien à perdre d'un ébranlement de la pyramide. Elles se retrouvent toutes à la base, elles ne redoutent donc pas de tomber de haut. Ce fait, si simple en apparence, leur confère une liberté souveraine pour aborder autrement le défi oecuménique. Elles savent, à travers l'expérience de leur exclusion des fonctions de gouvernement et de sanctification, que l'ecclésiologie de type pyramidal est l'obstacle clé sur le chemin de l'unité. Aussi plusieurs d'entre elles ont-elles tendance à remettre complètement en question les divisions traditionnelles, non seulement entre femmes et hommes, mais aussi entre laïc et clergé. Si elles peuvent se réjouir des barrières franchies par leurs sœurs anglicanes et protestantes, certaines osent de leur côté souhaiter une réorganisation plus radicale des ministères ecclésiaux. Quant à elles, les femmes des autres confessions chrétiennes ne sentent pas chez leurs compagnes catholiques la suffisance et la volonté hégémonique qu'elles estiment être le fait des responsables de l'Église romaine.

Les divisions, j'y insiste, portent essentiellement sur l'ecclésiologie et sur la conception des ministères véhiculées par chacune des Églises qui revendiquent Jésus comme leur Seigneur et Maître. Les Églises protestantes, on le sait, sont fortement marquées par la pensée paulinienne, un héritage de la Réforme. Quand il s'agit de penser les ministères ordonnés, se référer au modèle paulinien c'est privilégier une organisation fondée sur les charismes. Dans les communautés chrétiennes nées en milieu gréco-romain, au premier siècle, les responsabilités étaient confiées, non pas en fonction du sexe des fidèles, mais plutôt en raison des aptitudes des unes et des autres à assumer certaines charges pour le plus grand bien de la collectivité. Le chapitre 16 de l'*Épître aux Romains* est bien instructif à cet égard. Paul y nomme tour à tour des femmes, des hommes, seuls ou en couples, qu'il salue

comme apôtres de la Bonne nouvelle. Lui-même rabbin, formé dans une tradition foncièrement patriarcale, il n'aurait peut-être pas eu l'idée de confier des responsabilités pastorales à des femmes, mais il semble avoir su respecter la liberté de l'Esprit qui souffle sur qui Il veut.

De son côté, le catholicisme, quand il organise ses ministères, se croit lié par le fait que les douze apôtres de Jésus aient été de sexe masculin. Il oublie la part qu'ont eue les femmes dans la remise sur pied de ces hommes atterrés par la mort de Jésus. Ce sont des femmes qui les premières crurent à la résurrection et l'annoncèrent aux compagnons du prophète assassiné, du moins est-ce là ce que nous disent les évangélistes Luc, Matthieu et Jean. Les femmes (qui oserait le leur reprocher ?) s'appuient sur ces deux souvenirs subversifs pour contester la validité d'une structure tout à la

Les femmes catholiques n'ont rien à perdre d'un ébranlement de la pyramide. Elles se retrouvent toutes à la base, elles ne redoutent donc pas de tomber de haut. D'où une liberté souveraine pour aborder autrement le défi oecuménique.

fois classiste et sexiste. Des femmes sont les premières messagères de la Bonne nouvelle pascale et des femmes ont joué des rôles de premier plan là où les charismes avaient encore préséance, avant de céder la place aux modèles hiérarchiques et patriarcaux dans l'attribution des ministères. L'Église, à son tout début, a su s'acculturer et respecter les dynamismes des communautés locales pour assurer la diffusion du message qui lui tenait à cœur.

Un oecuménisme de vie

Quand les femmes souhaitent faire avancer le dossier de l'oecuménisme, elles ont tendance à favoriser elles aussi une approche plus pragmatique que doc-



Nathalie Lasselín

trinale. Non pas qu'elles n'aient pas compris les enjeux doctrinaux, — c'est trop facile de le prétendre et de le leur reprocher — mais parce qu'elles ont choisi de faire une lecture de l'Évangile plus libératrice et plus vivifiante. Quand elles y réfléchissent à travers leur prière et leurs engagements, elles comprennent que le souffle de l'Esprit, par sa nature même, fait éclater les cadres dans lesquels certains voudraient l'enfermer, elles soupçonnent qu'il est bien las de toutes ces querelles et qu'il lui tarde de faire savoir au monde qu'il « est plus grand que notre cœur » (1 Jn 3, 20).

L'Église n'est pas d'abord là où des prêtres officient, où des canonistes s'affairent à légiférer et des prélats à dé-

fendre des structures. Les femmes savent, pour l'avoir expérimenté, qu'elle vit et fait vivre quand deux ou trois ou cent ou mille s'unissent pour témoigner, dans le concret de leur vie quotidienne, de la foi qui les pousse à construire un monde de justice et de paix. C'est dans cet esprit que s'étaient réunies plus de cent cinquante féministes chrétiennes, pour célébrer la Pentecôte de 1992 et apporter leur appui aux femmes qui luttent pour leurs droits dans notre société.

Les féministes chrétiennes que je connais et qui oeuvrent pour l'unité la veulent intensément, pour vrai. Voilà sans doute pourquoi elles « osent la liberté », hors des sentiers battus où d'autres s'enlisent. ■